

de lune », raie le milieu de la robe devant et derrière, ainsi que la couture des manches; et comme le genre, maintenant, veut qu'on porte une lingerie rabattue, la manche de robe doit être assez courte et étroite. Il faut bien montrer ses dentelles, ses bracelets et, à l'occasion, si elle est fine, l'attache de la main!

La faille noire devenant de jour en jour plus grasseuse et plus mauvaise, on s'est remis à employer le taffetas. Les bonnes couturières choisissent de préférence cette étoffe pour les toilettes de cachemire, grenadine, mousseline de laine et barège. Ses reflets brillants, qu'on redoutait tant autrefois, sont maintenant en parfaite harmonie avec la robe princesse et le goût du jour par l'opposition qu'apportent avec elles les longues draperies des autres tissus mats.

Le taffetas noir redevenu de mode, il n'y a pas de raison qui empêche de porter le taffetas de couleur; c'est, en effet, ce qui arrive. Pour l'instant, cela se borne au taffetas grisaille pour costumes de jeunes filles, et il s'en fait de charmants avec écharpes assorties. Les garnitures de taffetas uni de la valeur du noir sont, à cette occasion, mises en jeu.

La dentelle plissée réunissant aujourd'hui tous les suffrages en tant que jolie garniture, — soit noire en imitation Chantilly, soit blanche en dentelle torchon, — on peut dire sans hésitation que le règne de la dentelle est revenu. Aussi les grands fabricants de dentelle, prévoyant le fait, nous ont-ils adressé, du fond de la Haute-Loire, des guipures de laine d'une finesse extrême, présentant des dessins d'un nouveau genre. Il y a des broderies en relief vraiment superbes, et des dents biaisées d'un aspect particulier que nous recommandons.

Rappelons à nos lectrices, en terminant, que l'écharpe, pour jeunes filles et jeunes femmes, est le vêtement de prédilection du moment. On la voit tantôt pareille à la robe, tantôt en barège, gaze rayée ou dentelle épaisse avec plissés en pareil. Le mantelet-visite est, par excellence, la confection qui sied à la femme de quarante ans, la mantille-dolman convenant aux mamans respectables.

Mary d'AUBERVILLE.



Description des gravures dans le texte.

P. n° 368.

CHAPEAU POUR VILLE D'EAUX. — Paille noire et calotte plate. Guirlande de coucous dessous et dessus, où elle surmonte un bouillon de faille vert mousse; elle traverse ensuite un nœud de ruban de même ton, qui orne le derrière du chapeau. Longues brides de ruban pareil tombant en catogan, retenues au milieu et terminées par des nœuds mélangés de coucous.

DG. n° 758.

CONFECTIONS ET TOILETTES DE DEUIL. — 1. Le *Sans-rival*, vêtement de voiture ample et facile à mettre, en cachemire de l'Inde gris perle. La forme en est légèrement cintrée derrière, flottante devant, et les manches rappellent celles du dolman. Ce vêtement est soutaché de gris et de blanc, et le dessin, encadré de lignes droites, court sur les bords. Des plumes de pintade non frisées complètent la garniture. Le milieu de la manche, qui est également soutaché, est fendu et lacé au moyen de rubans de soie qui se terminent par des glands. — Robe de faille noire: la jupe garnie derrière d'un volant à tête coulissée; le devant orné, en tablier, de petits volants plissés finement, avec encadrement formé par de larges revers. — Chapeau à diadème frangé de chenille noire et perles clair de lune. Fond et cache-peigne en dentelle; pluie de brins de chenille et perles clair de lune sur le milieu du fond. — Patron épinglé de la confection: 3 fr.

2. Paletot de faille, de forme droite, garni de trois volants de dentelle noire dans le bas, et de deux seulement sur l'un des bords du devant, du côté qui croise. Trois rangs d'effilés de soie et perles clair de lune sur-

montent les volants de dentelle. Boutons genre macaron, en passementerie perlée, avec pendeloques sur les devants. Le bas de la manche est garni de volants de dentelle séparés par des perles et de la dentelle plissée. — La robe, en faille de couleur ardoise, est garnie dans le bas, devant, de volants plissés à tête plissée, rabattue de place en place. — Chapeau à fond mou en crêpe lilas, entouré d'une guirlande de feuilles de lierre en soie, aux membranes givrées de jais; même guirlande en bandeau sous la passe, mélangée de graines violacées. Brides en ruban lilas. — Patron épinglé du paletot: 3 fr.

3. Mantelet-visite en sicilienne noire, rayé de galon riche et entouré de volants de fine guipure laine, dont la double tête est formée de plus petite dentelle. La forme de ce vêtement est celle d'un mantelet par devant, avec de longs pans carrés. Le dos est cintré; c'est lui qui forme la manche avec entournure dans le haut. Les dentelles qui constituent la tête des volants remontent sur le milieu du dos jusqu'au col; celui-ci est rabattu et garni de petites dentelles. Deux pans d'écharpe en sicilienne partent du creux de la manche et viennent se nouer sur le devant du vêtement; leur bord inférieur est garni de franges. — Robe de taffetas grisaille, de forme princesse, avec plastron-tablier et traîne tablier. Le devant de la robe est garni, dans le bas, de volants plissés. Le plastron, boutonné sur le corsage de chaque côté, descend former un tablier tout froncé sur les côtés de la robe, où il reste fixé. Une frange à tête de boules satinées entoure le tablier. Par derrière, la traîne de la robe est d'abord soulevée en un léger pouff maintenu par un nœud; puis elle est coulissée, avec tête rapportée. — Chapeau de paille grise à passe-diadème. Ruban gris disposé en groupes de coques derrière la passe; nœud sur le bavolet, servant de point de départ aux mentonnières. — Patron épinglé du mantelet-visite: 3 francs.

4 et 5 — Toilette de grand deuil (vue sous deux aspects) en cachemire et crêpe anglais, de forme princesse. — Le dos tout entier est en crêpe, et depuis la taille les coutures font l'éventail de façon à donner une ampleur imposante, qui est resserrée vers le milieu. Le milieu du devant est en crêpe et fermé par des boutons de laine. Le tablier est formé de biais de crêpe et de cachemire alternés, partant chacun de la bande de crêpe du milieu pour se terminer aux coutures de côté du dos. Sept petits volants plissés, en crêpe, complètent le tablier dans le bas de la robe. La manche, en crêpe également, est terminée par un parement plat, encadré d'un biais; il est fermé sur la couture par un nœud en pareil. — Plissés de crêpe au cou et aux poignets. — Chapeau de crêpe anglais, à double passe formée par deux biais; un voile de crêpe constitue le fond et toute la garniture du chapeau. La longueur du voile se proportionne à la sévérité du deuil et au degré de parenté du défunt. — Patron épinglé: 5 francs.

6. La *Belle Inès*, vêtement de faille à grand gilet carré. Dos assez court au milieu, plus long des côtés. Les devants s'écartent vers les côtés où ils forment de longues pointes. Cette partie principale du vêtement est entourée de galons à jour, tout brodés de perles clair de lune, avec un volant de dentelle. Col rabattu, également perlé et encadré de dentelles fermant le vêtement dans le haut. Le gilet de faille est couvert de franges en cordonnet et perles clair de lune, puis terminé par deux volants de dentelle. Cette partie de la confection est fixée aux bords de l'autre partie par des agrafes qui ferment le vêtement à gauche. Manches presque courtes, terminées par deux volants de haute dentelle. — Jupou de faille grise, et polonaise en cachemire assorti, garnie d'une frange de même ton. — Chapeau *Cérés* à fond de tulle blanc. — Guirlande de raisins blancs et noirs, fermée derrière par un flot de rubans blancs. — Patron épinglé de la confection: 4 francs.

Description de la gravure colorisée n° 1427.

ELEGANTES TOILETTES DE VILLE D'EAUX. — 1. Costume en faille et broché de soie gris perle. — Jupou à traîne, entouré d'un volant plissé et d'une bande en façonné, découpée à dents carrées entre lesquelles se laisse voir un plissé. — Deux tabliers sont superposés sur le jupon: l'un, en faille, est garni de franges; l'autre, en façonné, est bordé de plissés et d'une bande dentelée pareille à celle du jupon. Ces tabliers, drapés en sens inverse sur les côtés du jupon, se complètent dans le bas par deux pointes de façonné, encadrées de plissés et maintenues dans les coutures de côté. — Polonaise en étoffe brochée, ouverte en carré devant sur un gilet de faille qui se termine en carré et dont les bords sont ornés de passementerie

ment les volants de dentelle. Soient par exemple, un
 petit volant, avec quelques sur les dentelles. La dentelle
 peut de volants de dentelle après par les dents. — La robe, en suite de couleur noire, et par
 devant, de volants pleins à six plis, et dans le bas
 pas à bord avec en crête fine, autour d'un petit
 lèvre en noir, sur manches fines de jet, sur les
 dans une la passe, mélange de grosses dentelles.
 — *Autre échantillon de volant : 1 B.*

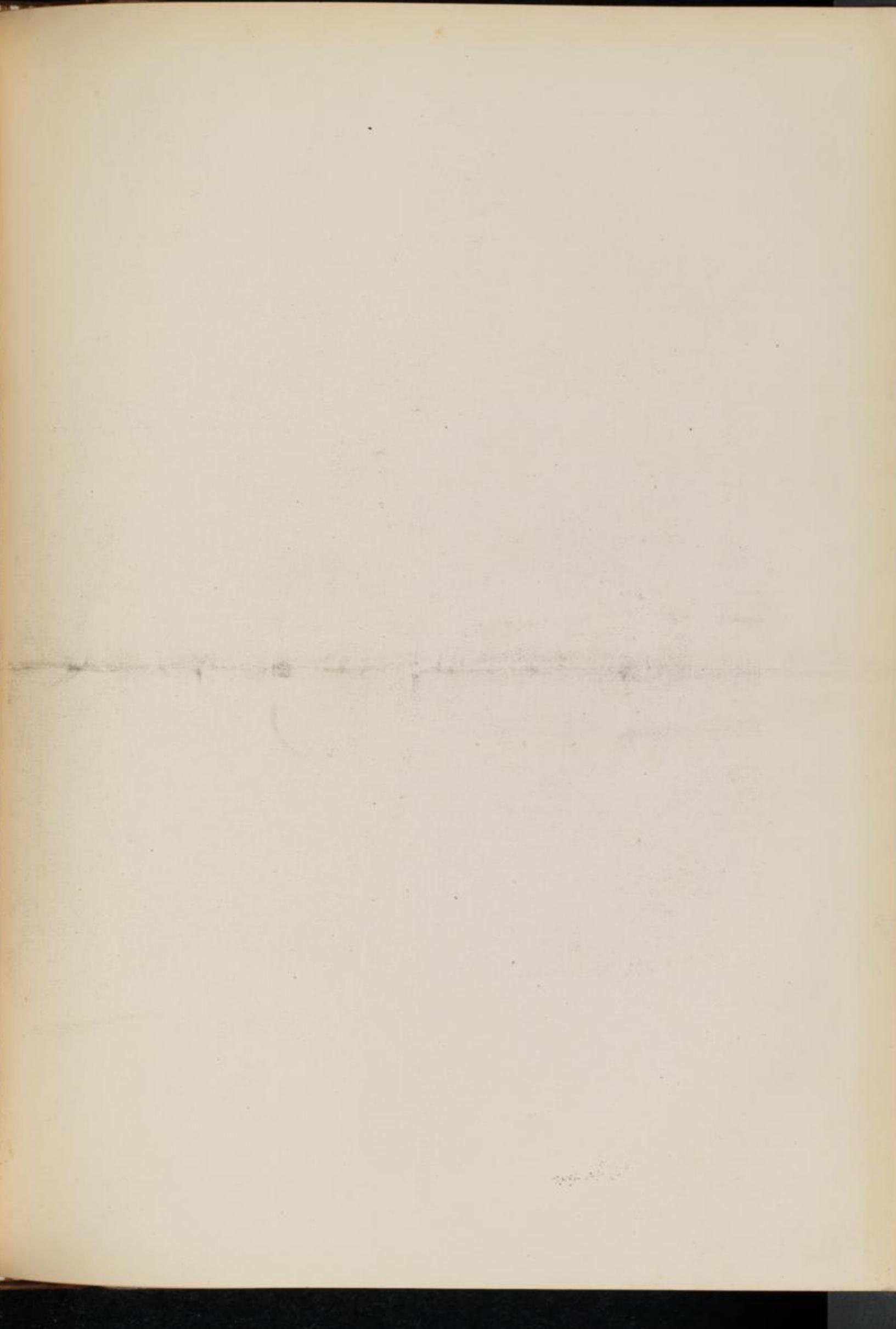
1. Mantelle-voile en soie noire, sur le côté
 de volant de fine guipure blanche, bord le bas de la
 petite dentelle. La forme de ce vêtement est celle d'un
 vest, avec de long pans carrés. Le bas est noir, et la
 la manche avec enroulement dans le bas. Le volant est
 la tête des volants remontent sur le milieu de la poitrine
 la-ci et volants et petit de petite dentelle. Sur les
 dentelles parait de creux de la manche et enroule
 devant de volant; leur bord inférieur est garni de
 de dentelles pleines, de forme pressée, avec garniture
 noire. Le devant de la robe est garni, dans le bas, de
 es. Le volant, bordé sur le creux de chaque côté, sur
 un volant tout blanc sur le côté de la robe, et l'on
 à tête de dentelle noire autour le volant. Sur les
 robe est d'abord ornée en un large bord dentelle et
 elle est ornée, avec tête supérieure. — *Capron à six
 dentelles. Robes gris échantillon en groupes de dentelles
 sur la dentelle, servant de point de départ au
 échantillon de dentelle-voile : 2 B.*

1 et 5 - Toilette de grand deuil (vue venant de
 et crête noire, de forme pressée. — La dentelle
 dans la taille les ornements sont l'éventail de la
 dentelle, qui se renverse vers le milieu. Le volant
 crête et fermé par les boutons de bois. Le volant est
 crête et de cachemire blanc, garni de dentelle
 autour pour se terminer aux ornements de dentelle
 plis, en crête, complétant le volant dans le bas
 en crête également, et fermée par un bouton de
 à est fermé sur la ceinture par un bouton de
 sur et sur poignets. — *Capron de crête noire
 par dentelle; un vol de crête dentelle le bas
 dentelle. La largeur de vol se proportionne à la
 degré de garniture de dentelle. — *Autre échantillon : 3 B.**

6. La dentelle, volant de dentelle à grand plis
 en milieu, plus long des côtés. Les boutons d'acier
 fermement de longue poignée. Cette petite poignée se
 tre de petits à jour, tout bord de petite dentelle
 de dentelle. Côté dentelle, également garni de dentelle
 le volant dans le bas. Le côté de dentelle est orné
 dentelle et petite dentelle de dentelle, par dentelle
 Cette petite de la dentelle est faite en dentelle
 dentelle qui fermement le volant à grande. Dentelle
 ornées par deux volants de dentelle dentelle. — *Autre
 poignées et cachemire noir, garni d'un long
 passe l'ore à bord de dentelle. — *Garniture de
 dentelle dentelle par un bord de dentelle. — *Autre
 dentelle : 4 B.***

Description de la garniture dentelle

Entouré autour de dentelle noire. — *Autre
 de dentelle noire. — *Autre
 bord de dentelle, dentelle à dentelle
 en plis. — *Autre
 sur point de dentelle. *Autre
 bord de dentelle pleins à six plis de dentelle. *Autre
 sur les côtés de dentelle et dentelle
 de dentelle, dentelle de dentelle, dentelle
 — *Autre
 dentelle qui se termine en dentelle et dentelle******





Jules David
A. Levy, imp. des Merveilles 186

1824
Al. Goussard & Fils Ed. Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre Septembre, N° 3

Coiffures de M^{me} Du Riez, s. Helyer & Coiffes pour Domicile des Magasins de La Scabieuse.
s. de la Paix, 10. Passementerie et Garnitures N° 4, N° 6, de la Maison Vatelot & Coiffes, 32. Bâtiments pour Mouches
de la Compagnie Irlandaise, s. Crouchet, 36. Jupons et Corsages de P. de Plument, Rue Vivienne, 33.

Colored at Stationer's Hall.

Le bas. Ce dernier se continue
jusqu'au coude et de chaque côté
il est attaché à la traine des robes.
Il est en poil, en laine ou en soie,
selon le plaisir d'un plus de la
mode, mais des manchettes de paille
ou de crin sont aussi en vogue.
— Chapeau en soie, en laine ou
en crin, gris perle à
la mode de l'été. Gaitande de
soie pour se porter derrière; bouquet
attaché au côté. — Prix de la
p. 2. Gaitande en mousseline de laine vert
ou en soie grise et de soie verte
ou vert et bleu fente la tête de la paille
ou paille, se portant de la traine sur
le devant est coupé en biais à partir
d'un bout de côté, tandis que le milieu
est en biais perle. Gaitande de soie
ou de paille. La paille garnie de même devant
est en soie, découpée en carré, est
de la mode de l'été. — Capote en gaze verte abou
de la mode de l'été. Tour de tête très-
en soie. — Prix de la paille épinglée: 18

Description du patron
Annez des éditions n° 2
Le patron. — Ce patron est celui de la
mode de la paille n° 708, inédit,
en soie de 9 juin 1877.
Le patron se compose de six morceaux:
1. Devant. Il faut allonger ce morceau selon
la taille de la robe. On coupe une pièce à
la fois sur l'étoffe et se recule de façon à former
la robe.
2. Petit côté du dos, qu'il faut allonger en
même temps. On devra mettre les crans
à la fois, que l'on taille conformé au patron. On
coupe, toujours en suivant les crans de rayon
à l'endroit. On pose cette traine au bas du dos
à la fois de cinq centimètres. Les dents
sont à l'endroit.
3. Manche, très-étroit.
4. Ce. La base du col doit être devant.

CORRESPONDANCE
— M^{me} L. de W., à Valenciennes (France).
L'endroit d'un corsage est en soie et de la paille
ou paille, se portant de la traine sur
le devant est coupé en biais à partir
d'un bout de côté, tandis que le milieu
est en biais perle. Gaitande de soie
ou de paille. La paille garnie de même devant
est en soie, découpée en carré, est
de la mode de l'été. — Capote en gaze verte abou
de la mode de l'été. Tour de tête très-
en soie. — Prix de la paille épinglée: 18

et de franges. Ces dernières se continuent sur les bords de la polonaise, qu'elles entourent jusque sur les côtés derrière. Une passementerie, composée d'anneaux et de glands comme celle du gilet, entoure complètement le vêtement, détachant la traîne des côtés. Le milieu, derrière, est relevé et drapé en pouff. Col rabattu en faille, orné d'anneaux de passementerie et encadré à l'intérieur d'un plissé de faille mandarine. Parement d'étoffe brochée au bas des manches, encadré de plissés de faille gris perle et de faille mandarine, avec des anneaux de passementerie dans le haut. — Lingerie en crêpe lisse plissé. — Chapeau casquette en paille de riz blanche, à bavolet ondulé derrière. Un foulard gris perle à bandes marron est drapé sur la calotte et retombe derrière. Guirlande de myosotis traversant le haut du chapeau pour se perdre derrière; bouquet de coquelicots sur le côté. — Ombrelle assortie à la toilette. — Prix du patron épinglé: 10 francs.

2. Costume en mousseline de laine vert absinthe. — Jupou à traîne, entouré de volants plissés et de volants ordinaires entremêlés. Un galon breton vert et bleu forme la tête de la garniture devant. — Polonaise de forme princesse, se séparant de sa traîne sur le côté pour tomber droit en carré; le devant est coupé en biais à partir du carré en question, et ses draperies se fixent de côté, tandis que le milieu derrière, relevé sur lui-même, forme un léger pouff. Galon breton et franges sur tous les bords du vêtement. Un panneau garni de même descend en ligne droite sur le côté du devant. Le corsage, décolleté en carré, est encadré de galons et garni d'un nœud « croix de Malte » en faille assortie à l'étoffe. Volant plissé au bas des manches et galon dessinant un revers. — Lingerie élégante en tulle et dentelle. — Capote en gaze vert absinthe, ornée au sommet de plumes et de nœuds de satin. Tour de tête très-touffu en myosotis et mentonnières de gaze. — Prix du patron épinglé: 10 francs.

Description du patron coupé.

Annexe des éditions n° 2 et n° 3.

ROBE PRINCESSE. — Ce patron est celui du modèle représenté (sous deux aspects) sur la gravure G. n° 768, insérée, ainsi que sa description, dans notre numéro du 9 juin 1877.

Il se compose de six morceaux :

1. Devant. Il faut allonger ce morceau selon la taille de la personne à laquelle il est destiné. On forme une pince à l'endroit où elle est tracée; le petit côté attenant se réunit de façon à former une double pince sous le bras.
2. Petit côté du dos, qu'il faut allonger en suivant la coupe du patron. Il se réunit au devant. On devra suivre les crans comme point de raccord.
3. Dos, que l'on taille conforme au patron. On le rapporte au morceau précédent, toujours en suivant les crans de raccord.
4. Traîne. On pose cette traîne au bas du dos; elle est froncée à l'intérieur à partir de cinq centimètres. Les dents en loutre sont également cousues à l'intérieur.
5. Manche, très-étroite.
6. Col. Le biais du col doit être devant.

CORRESPONDANCE

— M^{me} A. DE W..., A VESPRÉM (HONGRIE).

La percale d'un noir mat est tolérée en été pour un grand deuil; à la condition, toutefois, de rappeler le sérieux de la situation par un col et des manchettes de crêpe anglais noir.

— M^{me} ÉLISE D..., A SAINT-OMER.

Des ornements de paille ne suffisent pas pour garnir un chapeau de paille; il faut établir une heureuse opposition en ajoutant de la faille ou de la gaze.

— M^{me} LUCIE G..., A NANTES.

Pour chapeau de voyage, choisissez un modèle en paille, à calotte de moyenne hauteur, presque plate, et à petits bords. Une façon simple de le garnir consistera à employer une écharpe de gaze brune, ou d'une autre couleur, longue de deux mètres. Vous prendrez le milieu de l'écharpe pour

en couvrir tout le fond du chapeau, en poulant un peu; les deux bouts, resserrés au bas de la calotte par un anneau de ruban assorti, formeront les brides et un bout flottant derrière.

— M^{me} CLAUDIA DE B..., A URIAGE.

La haute bottine en cuir, lacée sur le cou-de-pied avec des lacets de soie ferrés, convient parfaitement pour les excursions.

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

J'ai lu dernièrement dans un journal que, pour attirer les pèlerins cléricaux à Naples, l'archevêque du lieu avait fait faire le miracle de saint Janvier au mois de mai, tandis qu'il n'a jamais lieu qu'au mois de septembre. Or, ceci est une grosse erreur, car ce miracle célèbre a lieu toujours deux fois l'an, en mai et en septembre: une fois, le jour de la fête du Saint, selon le calendrier; une autre le jour de sa mort, selon l'histoire.

J'ai assisté, en 1857, à cette cérémonie qui est superbe et vous fait remonter le cours du temps d'une foule de siècles, car il semble qu'on se retrouve en plein paganisme. Heureusement pour les touristes, les Piémontais, qui après la conquête de Naples ont tout bouleversé dans le royaume, n'ont pas osé toucher à saint Janvier ni à son miracle, car ils eussent été perdus.

Pour le Napolitain, ce glorieux martyr est plus que tout; ils ne le prient pas d'intercéder auprès de Dieu: fi donc! ce serait se rabaisser; tout au contraire, ils supplient Dieu d'implorer pour eux saint Janvier. Mais laissons de côté ce saint pour parler un peu de son miracle, que j'ai eu l'honneur de voir, j'allais dire des premières loges, tandis que c'est seulement des premières places, puisque j'étais près de l'autel et que les loges ou tribunes appartiennent aux ambassadeurs et autres grands mamamouchis de cour.

Comme toutes les fêtes à Naples, celle de saint Janvier s'annonce par un tapage épouvantable. Dès quatre heures du matin, d'horribles détonations se font entendre de tous côtés: on dirait une ville prise d'assaut; ce sont des pétards, des pièces d'artifice, etc.; comme rien n'amuse plus les lazzaroni que de faire du bruit, que tout est, pour eux, prétexte à tapage, on doit penser si, le jour de la fête de leur Saint adoré, ils mettent les morceaux doubles; et puis, si l'on joint à cela la musette des campagnards, le tambour de basque et les castagnettes des citadines, on comprendra sans peine quel carillon infernal vous éveille en sursaut ce jour-là. Aussi, dès six heures du matin, au plus tard, tout le monde se met en route pour arriver à la cathédrale, ce qui n'est pas chose facile du tout, je vous assure, tant sont pressés les flots de peuple qui en défendent l'entrée; mais quand, enfin, on a le bonheur d'y entrer sans avoir laissé bras ou jambe en route, il semble qu'on se trouve dans un véritable soleil, tant elle est brillamment éclairée; en outre, elle est ornée de quarante-cinq statues en argent massif qui reflètent les lumières, ce qui fatigue les yeux et vous fait rêver aux contes des *Mille et une nuits*.

Devant la balustrade de l'autel, toute en argent massif pareillement, se tiennent deux rangées de femmes, tête nue, pieds nus, et portant la plus singulière des toilettes: ce sont des habitantes de Pouzzoles, qui se prétendent descendantes directes de saint Janvier et conservent, de mère en fille, le précieux privilège de ces places enviées.

A neuf heures précises, on sort de l'armoire où ils sont renfermés le reliquaire contenant le sang précieux et la statue du Saint lui-même. Cette statue est en argent comme les autres, mais elle a de plus la tête en or massif, s'il vous plaît, cette tête renfermant le crâne du vénéré martyr. Avant tout, alors, on présente le reliquaire au peuple, qui l'acclame par des cris de joie. Ce reliquaire est en or et monté comme un miroir à main du moyen

âge; seulement, dans le milieu, au lieu de glace, il y a deux vitres entre lesquelles on voit parfaitement deux petits tubes remplis d'une espèce de poudre d'un gris rougeâtre qui est le sang coagulé. Puis on pose la statue sur l'autel pour l'habiller; à cet effet, on place sur sa tête une mitre toute brodée de perles fines, semée d'étoiles en diamants et autres pierreries; on jette sur les épaules une chasuble pareille et l'on entoure le cou d'un collier de même forme que ceux de l'ordre du Saint-Esprit, mais tout en pierres précieuses et diamants; à ce collier est suspendue une croix royale en saphirs entourés de brillants, qui passe pour la plus belle qu'il y ait au monde: cela se comprend, puisque les statues et bijoux de la cathédrale de Naples sont estimés à plus de cinquante millions.

Pendant qu'on fait la toilette de la statue et la présentation du reliquaire, les femmes de Pouzzoles adressent au saint des compliments dont voici un échantillon pris sur le fait: — « Comme tu es joli! — Comme tu es mignon! — Comme il fait beau temps pour ta fête et comme ton peuple t'aime! » — Compliments proférés avec force gestes et d'une voix glapissante et criarde à briser le tympan des spectateurs.

Ces premières cérémonies achevées, les cierges allumés, l'encens brûlant partout, on psalmodie des litanies que les mêmes femmes de Pouzzoles — lesquelles ne peuvent pas être mieux comparées qu'aux sorcières de Macbeth, — entremêlent de discours directs adressés à saint Janvier, discours prononcés toujours sur le même ton, mais moins chargés d'eau bénite que pour la première partie. Ainsi elles disaient d'une voix quelque peu aigre-douce: — « Sois donc mignon, sois gentil; fais-nous ton miracle, *per carità*... Naples a été bien sage, nous avons tout quitté pour venir te voir... J'ai laissé ma lessive (*sic*)... Vois comme ton église est pleine... » — et une foule de choses du même genre.

Puis, si le miracle tarde réellement à s'opérer, ces mégères se fâchent tout à fait, leur figure tourne à l'ouragan, et pendant que le peuple murmure et que le clergé redouble ses litanies, comme des folles furieuses elles hurlent des insultes au saint qu'elles étaient venues implorer. Elles l'appellent *face jaune* (en raison de sa tête d'or), *figure de singe*, même *bâtard*, et une foule d'autres grossièretés sorties du dictionnaire des balles, atrocités qu'elles vocifèrent en montrant le poing, en faisant les cornes à l'autel, tout en s'arrachant les cheveux et mêlant les larmes, les sanglots et les cris.

Mais aussitôt que le miracle se fait, c'est-à-dire quand le sang contenu dans le reliquaire est devenu complètement liquide, tout le peuple et ces furies les premières se précipitent la face contre terre, en se frappant la poitrine de toutes leurs forces et hurlant des prières absolument de la même façon qu'elles avaient craché leurs sottises. Au même moment, de tous les coins de l'église s'élèvent de blanches colombes et tombe une pluie de fleurs, pendant que le canon tonne du port et de toutes les citadelles et que les cloches de toutes les églises font retentir dans l'air leur joyeux carillon.

On trouve dans cette fête de la poésie, de la bizarrerie, mais pas le moindre recueillement. Je le répète, on croit se retrouver en plein paganisme, et l'on a le cœur serré de penser qu'une cérémonie religieuse puisse se traduire de la sorte dans une église chrétienne.

De plus, les Napolitains, superstitieux comme tous les méridionaux dont l'imagination est si vive, attachent une idée étrange à ce miracle: ils croient que s'il se fait promptement, le pays sera heureux durant toute l'année, mais que s'il tarde, les plus grandes calamités les attendent... Et c'est absolument comme si l'on chantait que de chercher à les raisonner là-dessus.

Comtesse DE BASSANVILLE.

CHRONIQUE MONDAINE

C'est à un deuil qu'appartient de droit la première place en cette chronique. La reine Sophie des Pays-Bas a succombé à la maladie dont elle était atteinte depuis quelques semaines et qui avait causé une si profonde impression dans la haute société française. La reine, le 17 de ce mois, aurait accompli sa cinquante-neuvième année.

Elle était fille de Guillaume I^{er}, roi de Wurtemberg, et de Catherine Paulowna, fille du czar. C'est en 1839 qu'elle épousa Guillaume III de Hollande, alors prince royal, et son proche parent par sa mère.

La reine Sophie était une des princesses les plus instruites et les plus remarquables de l'Europe. Elle savait le latin comme les grandes dames du XVII^e siècle et se plaisait à des études incessantes. Dans des lettres que l'histoire recueillera, elle avait cherché à détourner Napoléon III de la guerre de 1870, l'éclairant sur la situation, lui montrant l'abîme où il courait. Sa mort aura, pour la Hollande, une influence que nous n'avons pas à expliquer ici, mais qui justifie l'émotion considérable qu'elle suscite dans le Nord. Par son intelligence, par ses vertus, par son inépuisable charité, la reine Sophie était le lien suprême qui rattachait la nation à la famille royale.

La reine des Pays-Bas était venue plusieurs fois en France. L'année passée encore, elle faisait à Paris un séjour qui permettait d'apprécier tout le charme de son esprit, toute la distinction de sa personne. Elle aimait beaucoup la France, la littérature française. Nos auteurs lui étaient familiers; elle s'intéressait à tout ce qui paraissait de beau et de bon dans les lettres de notre pays. C'est elle qui disait à la maréchale de Mac-Mahon, à l'issue d'une représentation du *Dépôt amoureux*, à l'Élysée, par les artistes de la Comédie-Française:

« Il n'y a de vrai théâtre qu'à Paris; tant qu'on n'a pas entendu là jouer la comédie, on ne peut apprécier tout le charme de l'art dramatique. »

M. Thiers comptait au nombre des personnes que la reine honorait de son amitié. Sous l'empire même, ce fut lui qui se fit le *cicerone* de la princesse à travers les musées de Paris. On a pu juger des sympathies qui entouraient la regrettée souveraine à Paris par le nombre des personnes qui, pendant sa maladie, allaient s'inscrire à la légation des Pays-Bas. Sa perte excitera partout des regrets durables. Ce n'est pas seulement une haute intelligence, c'est une grande âme qui disparaît.

Le temps admirable dont le ciel nous a favorisés, l'autre dimanche, avait amené aux courses du bois de Boulogne un concours immense de jolies toilettes aux couleurs d'été. Ce n'était, sur les épaules des femmes, que robes de nuances claires parmi lesquelles le blanc dominait.

En même temps que les écharpes étaient ressuscitées, les mitaines longues en filet revenaient au jour. Chez soi, les mitaines sont fort élégantes et la mode en est tout à fait galante, pour parler le langage des grandes dames qui les inventèrent autrefois. Elles s'harmonisent à souhait avec les robes légères, font valoir la main et le ton des chairs. Mais au dehors elles ne sont pas de mise, et les gants longs en peau de Suède leur seront toujours préférés par les vraies élégantes.

Nous aimons beaucoup, pour notre part, les châles et écharpes en filet de soie noire ou blanche, que quelques femmes de grand ton commencent à remettre en faveur. Au mariage de M^{lle} de Hénin avec le vicomte de Beaumont, ces écharpes, merveilleusement brodées, faisaient sensation. C'est là une parure de grande distinction, que les mondaines du faubourg Saint-Germain patronnent spécialement.

En même temps que les modes, les déesses reparaissent... au

compte. La Vierge de Milo a retenu
elle occupe le plus vil émoi dans la
la reine Vénus a souffert bien de
trop qu'elle cesse d'être estropiée
entouré dans les caves de la Pro
sa mère séjour, une résidence
d'été
L'été qui elle en a connu bien
mais et que les retraites sous terre
en 1870 en un pays grec de l'île de
Vénus — la déesse, enlignée et bris
en fait qui n'était guère qu'à sept
L'été avait alors pour conseil à M
le plus beau part de sa traversée, en
se comme médecin. M. Brest, com
son métier métrique, en retour à M.
sur la galère du roi l'Émilien, en
pour l'achat et le transport immo
rien. Mais c'était aller trop vite en le
L'été. Il crut devoir écrire à l'ambas
en la Perle, le comte de Bièvre. La
retourner pour nous et la pauvre
chère, arriva à Milo l'anral Dumon
dans le géographie dans la Méditer
après toute la valeur et dépêcha un
de Bièvre. L'ambassadeur riposta p
belle à Milo avec ordre d'acheter. M
mes avant pris du temps, et quand M
de la, la précieuse statue était sur le p
récolté du profil l'ère, en route po
L. de Napoléon, sans perdre une sec
de l'île. Là, il fit si pressant, et
n'ayant comment s'en tirer, fit del
venir le vendre à l'enchère.
L'été la victoire pour M. de Marce
L'été il prit la route de France et ne
L'été de Milo avait été achetée au tom
L'été n'hésita pas à s'en démettre en fa
L'été à son tour, en fit don à la France.
L'été est l'objet d'une des œuvres de
L'été qui soit en ce monde, avec une
L'été qui possède M. Alphonse Jaton
L'été la statue qui maintenant retrouve
L'été que rien ne trouque à son bonheur,
L'été au Louvre!
L'été le temps que le Marquis de Vill
L'été la Comédie-Française, recevait ses
L'été de Voltaire, M^{lle} George Sand
L'été l'empire n'a pu être aussi reventant
L'été la belle-mère: il est donc heureux p
L'été de l'événement ait bien voulu céder
L'été, pour cause d'honneur à rendre
L'été à l'auteur de tant de remarquab
L'été qui en l'état M^{lle} Sand dans la t
L'été de l'été applaudit Bérte au Gymn

LE CHÈNE

Sur la bord d'un chemin est un antique
Il nous rappelle un tronc droit et
Il paraît joyeux au ciel, attire en de la
Ses deux profonds, son front maigre

CHRONIQUE MONDIALE

complet. La Vénus de Milo a retrouvé ses bras, et cette trouvaille suscite le plus vif émoi dans le monde des collectionneurs.

La pauvre Vénus a souffert bien des vicissitudes et il est grand temps qu'elle cesse d'être estropiée. Pendant le siège, elle fut enfermée dans les caves de la Préfecture de police, — ce qui est un piètre séjour, une résidence bien peu olympienne pour une déesse.

Il est vrai qu'elle en a connu bien d'autres depuis sa venue au monde et que les retraites sous terre lui sont familières. C'est en 1820 qu'un paysan grec de l'île de Milo — l'ancienne Mélôs des Cyclades — la déterra, enfouie et brisée en trois fragments dans une niche qui n'était guère qu'à sept ou huit pieds du sol.

La France avait alors pour consul à Milo M. Brest. Notre paysan lui fit aussitôt part de sa trouvaille, en offrant de la lui céder pour une somme modique. M. Brest, consul plein de bonne volonté, mais amateur médiocre, en référa à M. Duval d'Ailly, commandant de la gabarre du roi l'*Emulation*, en rade dans l'île. M. d'Ailly opina pour l'achat et le transport immédiat de la statue sur son navire. Mais c'était aller trop vite en besogne pour le formaliste M. Brest. Il crut devoir écrire à l'ambassadeur du roi Louis XVIII près la Porte, le marquis de Rivière. La lettre se perdit en route.

Heureusement pour nous et la pauvre Vénus que, sur ces entrefaites, arriva à Milo l'amiral Dumont-d'Urville chargé d'une mission hydrographique dans la Méditerranée. Il vit la statue, en comprit toute la valeur et dépêcha un courrier spécial au marquis de Rivière. L'ambassadeur répondit par l'envoi du comte de Marcellus à Milo avec ordre d'acheter. Mais toutes ces allées et venues avaient pris du temps, et quand M. de Marcellus débarqua dans l'île, la précieuse statue était sur le point d'en sortir sur un brick couvert du pavillon turc, en route pour Constantinople.

M. de Marcellus, sans perdre une seconde, se rendit chez le primat de l'île. Là, il fut si pressant, si menaçant, que le primat, ne sachant comment s'en tirer, fit débarquer la statue et en ordonna la vente à l'enchère.

C'était la victoire pour M. de Marcellus. Maître de la déesse désirée, il prit la route de France et ne s'arrêta qu'à Paris. La Vénus de Milo avait été achetée au nom du marquis de Rivière. Celui-ci n'hésita pas à s'en dessaisir en faveur de Louis XVIII et le roi, à son tour, en fit don à la France.

Telle est l'odyssée d'une des œuvres de l'art grec, — la plus parfaite qui soit en ce monde, avec une statuette (la Vénus à la conque) que possède M. Alphonse Juteau et qui est une véritable merveille. La voilà qui maintenant retrouve ses bras : puisse-t-elle, pour que rien ne manque à son bonheur, rester à jamais sur son socle au Louvre !

En même temps que le *Marquis de Villemer*, qui vient d'être repris par la Comédie-Française, recevait ses grandes entrées dans la maison de Molière, M^{me} George Sand avait sa statue, par Clésinger, inaugurée au bout du petit foyer. Le succès de l'œuvre de M. Clésinger n'a pas été aussi retentissant que celui de l'ouvrage de sa belle-mère : il est donc heureux pour le sculpteur que M. Émile de Girardin ait bien voulu céder ce marbre au Théâtre-Français, pour cause d'honneur à rendre par le ministère des Beaux-Arts à l'auteur de tant de remarquables romans.

Pendant qu'on fêtait M^{me} Sand dans la maison de Molière, le prince de Galles applaudissait *Bébé* au Gymnase.

BACHAUMONT.

LE CHÊNE

Sur le bord d'un chemin est un antique chêne
Qui dresse fièrement son tronc droit et noueux,
Et porte jusqu'au ciel, arbre roi de la plaine,
Entre deux peupliers, son front majestueux.

Parfois autour de lui l'ouragan se déchaine ;
Les arbres, ses voisins, se courbent presque en deux ;
Mais il reste debout et résiste sans peine
Aux assauts redoublés des vents tumultueux.

En été, les passants, attirés par l'ombrage,
Viennent se reposer sous son épais feuillage,
Qu'anime de ses jeux tout un peuple d'oiseaux ;

Mais en automne il perd sa verte chevelure,
Son fruit tombe, et l'on voit, cherchant leur nourriture,
Au pied du vieux géant se vautrer les porceaux.

GERMAÏN PICARD.

UNE SÉPARATION

Une représentation très-intéressante a eu lieu ces jours derniers au Grand-Théâtre de Versailles. La pièce que l'on jouait n'avait rien de politique; c'était une comédie en quatre actes de M. Legouvé, intitulée : *Une séparation*. Des circonstances indépendantes de notre volonté, — pour employer la formule consacrée, — ne nous ont pas permis d'assister à cette solennité dramatique, ce que nous avons regretté vivement; mais des renseignements puisés à bonne source nous permettent d'en dire quelques mots, en attendant que nous en puissions parler *de visu*, ce qui ne saurait tarder, s'il est vrai, comme on l'assure et comme c'est probable, qu'*Une séparation* doive être représentée avant peu sur un des théâtres de Paris.

Au moment où M^{me} Caverlet, d'Émile Augier, fut jouée au Vaudeville, — c'était au mois de février 1876, — les journaux annonçaient, si nous avons bonne mémoire, qu'une comédie de M. Legouvé, sur un sujet analogue, était en répétition au Gymnase, et que l'auteur, ne voulant pas paraître engager une lutte avec un éminent confrère, avait eu le bon goût de retirer sa pièce, ou du moins d'en ajourner la représentation. C'est cette même pièce qui vient d'être donnée à Versailles, avec M^{lle} Delaporte pour interprète dans le rôle le plus important.

Dans la comédie de M. Legouvé, comme dans celle de M. Augier, c'est la question du divorce qui s'agit, et les deux auteurs arrivent à la même conclusion, qui est l'insuffisance de la séparation légale prononcée dans certains cas graves par les tribunaux.

« La loi, dit M. Legouvé dans son *Histoire morale des femmes*, » sépare la femme de l'homme, mais pour la jeter dans la vie » sans guide, sans consolation, livrée à ses douleurs, à ses rêves, » à sa vivace jeunesse. — Tout ce qu'il y a, dans l'âme humaine, » de dignité et d'esprit de justice, dit-il encore dans le même » livre, se révolte contre la séparation. »

Il est donc permis de croire que M. Legouvé admet, ainsi que M. Augier, comme une ressource extrême dans une situation désespérée, la nécessité du divorce. Seulement la démonstration n'est pas la même. L'action de M^{me} Caverlet se passant dans un pays où le divorce est admis par la loi, c'est naturellement le divorce qui vient tout remettre en ordre de la façon la plus simple, à la satisfaction de tous les intéressés. Dans la pièce de M. Legouvé, il paraît que c'est un des époux séparés, le mari, qui se brûle la cervelle pour dénouer une situation devenue intolérable. Il fait ce que les tribunaux ne pouvaient pas faire : il prononce et exécute lui-même une sentence de divorce sans appel.

Nous nous en tiendrons pour aujourd'hui à ce simple aperçu de l'œuvre de M. Legouvé, dont le succès très-grand a été partagé par M^{lle} Delaporte, à qui n'ont manqué ni les rappels ni les applaudissements.

Clément CARAGUEL.



PLANCHE DG. N° 758. — CONFECTIONS ET TOILE

Prix des patrons épinglés : 1^{re}, 2^e et 3^e fig., 3 francs.

Maison de la Sabine (rue de la Sabine) - 1^{re} fig., 4 francs.



DEUIL — Modèles de la Scabiouse (rue de la Paix, 10).

même costume), 5 francs; — 6^e fig., 4 francs.

PLANCHE DG. N^o 755 — COUTURE
Prix des jupes séparées

LE TRÉSOR DU DÉFUNT

(NOUVELLE. — FIN.)

V

LE DERNIER FEUILLET

Il écoute donc de toutes ses forces.

Le bruit qu'il a entendu lui est familier, et il ne peut guère s'y méprendre : c'est un bruit sec, cassant, de papier déchiré et froissé entre les mains.

Il ne cesse de guetter avec une attention méticuleuse, intense.

— Que se passe-t-il de si mystérieux dans les profondeurs de cette chambre?...

Il s'ingénie à s'en rendre compte.

Malgré toute sa pénétration, aidée de l'intérêt particulier qui le pousse, il devine peu de chose.

Tout au plus perçoit-il un léger frôlement d'étoffe, comme si des plis de robe se promenaient l'un sur l'autre, comme si une personne se livrait à quelques mouvements sans trop se déplacer.

Intrigué au dernier point, il veut sonder le mystère. Jusqu'ici il a essayé avec l'oreille; l'oreille a été insuffisante. Voulant voir, il va essayer avec les yeux.

Silencieusement, se portant sur la pointe du pied, retenant son haleine, il cherche le trou de la serrure, et s'approche, se baisse pour y plonger l'œil...

— Singulière chose! se dit-il tout bas. Le trou de la serrure est bouché!...

Il ne perd pas courage. Il se baisse davantage encore, pose un genou à terre, puis deux, et, se couchant presque, amène ses yeux au niveau de la fente du bas de la porte...

Par cette deuxième ouverture, il ne voit rien de plus.

— Aussi bouchée!... dit-il en articulant plus haut et oubliant son projet de garder le silence... cette fente est aussi bouchée!... Ce n'est pas ordinaire... ce n'est pas naturel... Il est vrai qu'il a fait froid, ces jours passés, et qu'elle a pu avoir l'idée de tamponner un peu les déjointures trop grandes... Mais la serrure? Il faut bien que la clef y joue, pour ouvrir et fermer... Non, non, ce n'est pas naturel... ce n'est pas ordinaire...

A ces derniers mots, le cœur lui battait fort, au bienveillant curieux, et je crois que, pendant ces battements, le bibliophile avait, d'instinct, fait place à l'homme.

Tout à coup une idée, qui l'épouvante, lui traverse l'esprit :

— Si c'était un malheur qui se prépare?...

Il veut l'empêcher à tout prix.

Le sort a prononcé.

Il ne réfléchit plus... Il ne choisira pas le moyen; ce sera le plus immédiat, le plus prompt.

Il se recule de trois pas, s'élançant comme un lion, et donne un tel coup à la porte, qu'il la brise... et qu'elle cède...

Quel spectacle!...

— Malheureuse! s'écrie-t-il.

Et, les bras tendus, haletant, il se précipite vers la victime.

Au moment où le panneau enfoncé se couchait en plusieurs morceaux sur le carrelage de la chambre, une allumette faisait entendre son craquement, et la flamme léchait trois ou quatre boules de papier comprimé, disposées sur un fourneau de charbon, d'où se dégageait déjà une âcre fumée.

Une seconde a suffi au visiteur pour sonder l'étendue du désastre, pour voir qu'une créature trop éprouvée cherche à sortir de ce monde.

— Malheureuse! s'exclame-t-il, qui vous a permis de mourir?...

Cette question, jetée sans préambule, frappe la triste veuve comme un coup de poing en pleine poitrine.

Étonnée, interdite, affaissée sur elle-même, la pauvre femme, qui s'était agenouillée pour allumer son fourneau, et probablement aussi pour prier, le regarde, les yeux fixes, la bouche ouverte, sans mot dire, laissant retomber ses bras, et ayant à peine la force de se demander qui venait la déranger en ce moment suprême?

— Madame, répondez-moi, lui dit-il de nouveau, affectueusement et en allant droit au but; pourquoi voulez-vous mourir?

— Je n'ai jamais voulu mourir, monsieur, avant que la misère m'ait condamnée.

— Vous manquez donc de?...

— De tout.

— C'est cruel; mais, comme ce n'est pas sans remède, ce n'est point une raison pour se tuer...

— Ce n'est pas moi qui me tue; c'est la faim qui fait son œuvre... Seulement j'abrège l'agonie.

— Vous n'avez plus foi dans les hommes?...

— Plus d'espoir, au moins.

— Peut-être est-ce déjà un tort;... mais la foi en Dieu?

— C'est en Dieu que j'espère aller. Il m'appelle à lui, en me faisant passer par les rudes sentiers du dénûment.

— Dieu n'appelle jamais à lui sa créature avant l'heure... et votre heure n'est pas venue.

— Elle touche à sa fin, au contraire. Toutes mes ressources sont épuisées, et je ne connais personne...

— Mauvaise raison. Vous ne me connaissez pas, madame... et me voilà...

— C'est vrai, monsieur.

— Et je viens vous prouver qu'il vous reste au moins encore une bonne chance à épuiser.

— A moi, monsieur?

— Vous semblez incrédule.

— Pourriez-vous m'apprendre laquelle?

— Oui, chère dame. Les manies des uns deviennent le secours des autres. N'avez-vous pas en votre possession un volume... rare, précieux... que vous ne refuseriez pas de céder... contre un prix... raisonnable?...

— Oh! dérision du sort!... Le coup est par trop cruel!...

La pauvre femme étouffe un sanglot, baisse la tête, arrête un moment ses regards sur son fourneau, qui s'est éteint... puis ferme les yeux, et ne peut répondre.

Ce mutisme, gros de douleur, avait son amère éloquence.

Le visiteur regarde, dans la direction des derniers regards de la malheureuse, et voit, sur le charbon qui n'a pas pris, des papiers à moitié noircis et dont l'air agité soulève les pellicules de cendre.

Il se penche... et tressaille.

Son investigation ne s'arrête point là.

Il voit aussi à terre une couverture de volume. Il la ramasse en tremblant, va au dos, et lit le titre :...

— Trop tard! grand Dieu!... gémit-il à mi-voix... Tout mon rêve, tout mon bonheur anéanti!...

Interdit un moment, il reprend bientôt :

— Qu'est-il arrivé, madame? et pourquoi ce volume est-il...

— Déchiré?

— Oui. Vous en saviez la valeur, pourtant?

— Une note amicale me l'avait apprise et je tenais à en suivre religieusement l'indication.

— Pourquoi donc, alors, l'avez-vous détruit?...

— Pourquoi je l'ai détruit?... Pour ne pas enfreindre l'avis de mon cher Bénédicte. Il n'a pas voulu que je le donne pour peu... et je n'ai pu le vendre pour beaucoup. Décidée à mourir, je n'ai rien imaginé de mieux que de l'employer à cette fin. Le vendre m'aidait à vivre loin de Bénédicte; le brûler m'aidait à le rejoindre plus tôt...

— O Madame, quel digne intérêt ce sentiment m'inspire!...

UNE COUSINE DE PEAU-D'ANE

(CONTE NON FANTASTIQUE.)

I

Le comte Thadéus Zobimirski avait été tour à tour l'un des confidants les plus intimes du roi Auguste de Pologne, et l'un des commensaux du palais de l'Ermitage. Fier de la faveur dont l'honorait la grande Catherine, il avait, pour complaire à la souveraine, adopté toutes les idées du temps, maîtrisant sa nature un peu sauvage, ses manières un peu slaves, pour se faire bel esprit, philosophe, voltairien.

Après les mille agitations de la vie de courtisan, le comte se trouva enfin las de ce mouvement, effrayé de cette continuelle dépense d'esprit, dégoûté peut-être aussi de l'élégante immoralité qui devant lui épuisait toutes les jouissances et cherchait sans cesse de nouveaux attraits dans l'inconnu. Un indicible besoin de repos ramena le comte dans ses propriétés sises aux environs de Cracovie. Depuis quinze ans il n'y avait pas mis le pied, et vous jugez si les vassaux crièrent au miracle. Pour la plupart d'entre eux, le seigneur du canton de Kétry était un mythe, un héros fabuleux, sur lequel il se contait, aux veillées, des choses extraordinaires; on le craignait, du reste, et en apparence les bonnes gens de la campagne n'avaient pas tort; car certain intendant, maître Jean Kœpplitz, ne leur avait nullement appris à aimer le propriétaire absent.

C'étaient de continuelles exactions, des dîmes de toute espèce; sous le rapport des impositions, maître Jean Kœpplitz avait une imagination inépuisable; mais la bourse des vassaux n'était pas comme l'imagination de l'intendant. Partant, mille plaintes tantôt sourdes, tantôt menaçantes. A quoi Kœpplitz avait toujours répondu en se retranchant derrière l'autorité et les exigences du comte Thadéus.

Celui-ci changea subitement cet ordre de choses; il trouva les charges de ses paysans trop élevées, et il le notifia fermement à Kœpplitz, qui dut céder, sauf à prendre plus tard sa revanche. Autant la population voisine du château avait paru redouter l'arrivée du seigneur, autant elle témoigna d'enthousiasme à son bienfaiteur, à son père, comme elle l'appelait.

C'était très-flatteur; mais on s'habitue à tout, à l'affection de même qu'à l'antipathie, et l'on se blase très-vite sur le parfum de l'encens. Au bout de quinze jours, le comte en avait assez des vivats de ses Polonais.

Pour se distraire, il eut l'idée de faire restaurer et meubler à neuf son château. Franchement l'édifice avait grand besoin de reprendre un petit air de jeunesse; c'était bien un manoir du Nord avec la plus triste physionomie, le plus sombre ensemble de tourelles, fenêtres grillées, portes cintrées, créneaux, mâchicoulis, corridors immenses, toits élevés en forme de cône.

M. de Zobimirski ne regardait pas assez à l'argent pour hésiter à dépouiller son château de cette sinistre enveloppe du moyen âge. Par ses ordres, tout un monde d'ouvriers vint transformer le manoir féodal en une splendide habitation moderne: le luxe de Paris et de Londres fut mis à contribution. Ce travail de restauration dura bien six mois, au bout desquels le comte se demanda en bâillant:

— Que ferai-je demain?

Jean Kœpplitz put alors prévoir le bienheureux moment où le maître du domaine serait chassé de chez lui par le plus terrible ennemi de la richesse: l'ennui.

— Une lettre pour monseigneur! dit un laquais en présentant respectueusement la missive à son maître sur un plat d'argent. Les lettres étaient rares par ce temps de communications peu

Mais aussi quelle torture vous me faites éprouver!... Je venais chercher ce livre, et vous en offrir un prix... acceptable. J'ai un poignant chagrin de ne plus le trouver...

— Ce matin, il y a quelques heures encore, votre offre me rendait heureuse.

— Je vous en aurais donné cinq cents francs.

— Cinq cents francs!... Ah! monsieur, qu'il y a de jours que je n'ai vu somme pareille!... C'était la vie pour bien longtemps!

— Je ne m'en dédirai pas... et je me figurerai que je l'ai sauvé de l'incendie... Les cinq cents francs sont quand même à vous.

— Monsieur!...

La pauvre femme n'en croit pas ses oreilles, et ne peut prononcer un mot de plus.

Cette aubaine inespérée lui produit l'effet d'un mirage. Elle croit rêver.

Mais, depuis un instant, l'amateur réfléchissait. Une lueur soudaine illumine son visage; ses traits chagrinés se dérident:

— Madame, interroge-t-il tout à coup, l'avez-vous déchiré... complètement?

— Je ne sais pas, monsieur; je n'y voyais plus clair... S'il en reste, c'est dans la couverture que vous tenez... Ouvrez-le.

Le vieux monsieur suit le conseil, qu'en un moment moins troublé il aurait parfaitement pu se donner à lui-même. D'un doigt agité, il ouvre la couverture... et pousse une exclamation de joie.

Deux feuillets ont survécu. Ils ne sont ni déchirés, ni fripés; ils tiennent encore au dos... et l'un de ces deux est précisément celui qui manque à son exemplaire!

— Ah! Dieu est bon! Dieu est juste!... s'exclame-t-il pris d'un indicible soulagement. J'ai doublement gagné ma journée...

Son enthousiasme n'a plus de bornes. S'il n'était que bibliophile, il sauterait, il chanterait... Il est heureux comme un pays qui a reconquis une province.

Le bonheur souffle des idées et l'humour se met parfois de la partie, pour faire chorus avec la sensibilité:

— Madame, reprend l'ami des livres, tout à l'heure, quand je le croyais entier, je vous offrais cinq cents francs de votre volume. Vous savez qu'il était très-rare...

— Monsieur, vous augmentez ma peine.

— Maintenant qu'il n'a plus que deux feuillets, je suis forcé de convenir qu'il est devenu bien plus rare encore...

— Hélas!

— Je renouvelle mon offre, en la proportionnant à ce surcroît de valeur... Voilà mille francs... Soignez-vous. Je vais vous envoyer la concierge pour vous aider... et je vous reverrai.

— Quelle grâce!...

— Surtout, point de remerciements.

Et il sort.

Le bienfaisant bibliomane, doublement heureux comme il l'a dit, descendait déjà l'escalier.

La pauvre femme, à moitié éblouie, suffoquée d'un bonheur si inattendu, et le cœur débordant de reconnaissance, était encore à genoux.

Avant de se relever:

— Merci, ô Dieu bon! s'écrie-t-elle avec un accent qui contenait toute son âme...

Puis, après:

— Et toi, mon cher Bénédicte, réjouis-toi. Tu me l'avais bien dit, ton volume était « un trésor... » Il devait, un jour, me sauver la vie!...

Le bibliophile revint.

Il n'abandonna pas la veuve, qui reprit le goût de vivre, — et vécut en le bénissant.

F. FERTIAULT.

faciles ; d'ailleurs, le comte, en s'éloignant volontairement de la cour, avait subi le sort des gens qui s'absentent : il était oublié. Ce fut avec une précipitation presque enfantine qu'il rompit le cachet. Voici ce qu'il lut :

« Mon cher et honoré oncle,

» J'ai à vous apprendre une nouvelle qui me comble de joie. Enfin il va m'être donné de vous revoir, de vous embrasser ! Mon régiment est arrivé aujourd'hui même à Cracovie où il restera deux ans. Deux ans près de vous, quel bonheur, quand il y en a douze que nous sommes séparés ! Je porte depuis un mois les épaulettes de capitaine : cet honneur, je le dois aux Turcs qui, du reste, nous ont tué bien du monde.

» Dès demain je serai dans votre château dont on raconte des merveilles.

» Je suis, etc.

» Votre très-respectueux neveu

» Ladislas de FERSEN. »

Le comte répondit aussitôt par ce billet laconique, mais bienveillant :

« Viens, mon cher Ladislas ; tu es impatientement attendu. »

A partir du moment où il avait écrit à son neveu, le vieux comte ne connut plus une minute de repos. Prompt à s'enflammer, à désirer les choses comme à les oublier, attachant à toute nouveauté l'espoir d'un plaisir — ou au moins d'une distraction, — Thadéus avait une sorte de fièvre de tendresse ; jamais oncle ne se sentit plus paternel.

— Je voudrais que Ladislas fût arrivé déjà ! répétait-il sans cesse à Jean Kœpplitz, que cette affection subite faisait sourire à la dérobée. Il y a si longtemps que je ne l'ai vu, le pauvre garçon ! Sais-tu, Jean, que mon neveu promettait un beau et fier gentilhomme ! Eh mais ! Ladislas aurait-il suivi de près sa lettre ? Il me semble entendre le roulement d'une voiture.

Jean Kœpplitz s'approcha vivement d'une des croisées et dit :

— C'est une kibitka. Mais elle ne contient nullement monsieur votre neveu.

— Allons ! s'écria Thadéus d'un ton d'impatience, quelque ennuyeuse visite d'un châtelain des environs !... Au diable ! cours prévenir que je n'y suis pas.

L'intendant sortit. Bientôt s'éleva une voix suppliante... c'était celle d'une femme.

La curiosité du comte fut piquée : d'un vigoureux coup de sonnette Thadéus appela son valet de chambre.

— Qu'est-ce donc, Dimitri ? demanda-t-il.

— Monseigneur, une femme est en bas qui insiste pour vous parler.

— Une femme ?... Est-elle jolie ?

— Comme la très-sainte Vierge, monseigneur.

— Eh bien, qu'on la laisse monter. Ce sauvage de Kœpplitz ne saura jamais faire que des sottises.

Au bout de quelques minutes, la porte du salon se rouvrit. Une jeune fille entra ; elle était suivie de l'intendant, dont la physionomie semblait plus sombre que jamais.

Dimitri ne s'était pas trompé. Il eût été impossible de rêver rien de délicieux comme cette enfant du Nord. C'étaient des cheveux d'un blond cendré qui offraient les reflets de la soie ; des yeux d'un bleu vraiment céleste avec leurs longues franges de cils parfaitement bruns ; puis un cou d'une blancheur à rendre le cygne jaloux ; une taille mince, souple, élancée ; le tout rehaussé par un teint d'une pâleur transparente et une expression de douceur infinie.

L'étrangère paraissait extrêmement émue. Elle se laissa tomber

plutôt qu'elle ne s'assit dans le fauteuil que lui présenta galamment le comte Thadéus. Vainement voulut-elle parler ; les mots n'arrivaient pas à ses lèvres.

— Remettez-vous, mademoiselle, dit le comte ; ici vous n'avez rien à craindre.

Le regard de la jeune fille peignit la reconnaissance ; mais il se porta en même temps avec une sorte de crainte sur Jean Kœpplitz, qui restait immobile dans son rôle d'observateur.

Thadéus s'aperçut de cette hésitation et en comprit la cause.

— Eh bien ! dit-il vivement, que fais-tu là, Kœpplitz ?

— Rien, monseigneur, balbutia l'intendant visiblement contrarié, j'attendais....

— Quoi ?

— J'ignorais si Votre Excellence n'aurait pas besoin de moi.

— Tu as trop de zèle. Laisse-nous.

Dès que l'intendant fut sorti, le comte, rapprochant son fauteuil de celui qu'occupait l'étrangère, dit très-gracieusement :

— J'espère, Mademoiselle, que maintenant vous n'aurez plus peur.... A moins que, moi aussi, je ne vous inspire ce pénible sentiment.

— Oh ! non, monsieur le comte, répondit-elle. Votre bonté m'encourage, et près de vous j'aurai la force d'accomplir ma mission.

— Votre mission ?... Eh mais, la chose paraît grave. De quelle nature est cette mission ?

— Elle est filiale.

— Expliquez-vous, mademoiselle. Et d'abord, — car c'est le premier point, — votre nom ?

— Mikéline de Fergussen. Mon père est un de vos feudataires ; chaque année, il vous paie une très-forte redevance. Malheureusement nous avons essuyé de grandes pertes ; dès lors il a été impossible à mon père de s'acquitter vis-à-vis de votre intendant, cet homme si dur, si inflexible, qui tant de fois a fait couler mes larmes et qui tout à l'heure encore voulait m'empêcher d'arriver jusqu'à vous.

— Le misérable ! s'écria Thadéus indigné ; je le chasserai !

— Soyez clément pour lui, monsieur le comte. Cet homme, après tout, défendait vos intérêts.

— Comment ! mes intérêts ! Je ne veux pas que par des persécutions on me rende odieux dans ce pays.

— On n'y réussirait point.... surtout auprès de ceux qui vous ont vu, monseigneur.

— Vous êtes vraiment un ange ! Mais continuez, je vous prie.

— Notre position devenait intolérable. Pressé de plus en plus pour acquitter sa dette, mon père n'osait, par fierté, confier sa peine à ses amis ; d'ailleurs, notre famille est appauvrie depuis longtemps, et mon père ne pouvant plus tenir son rang, se voyant même à la veille d'être exproprié, méditait tout haut d'effreux projets, des projets de suicide....

— Se peut-il ?...

— Oui, monseigneur. Mais le désespoir même me donna des forces. Je me jetai aux pieds de mon père et le suppliai de me permettre de tenter une démarche auprès de vous. D'abord il se récria vivement. — « Des prières ! disait-il, d'humbles sollicitations ! jamais ! Je préfère la ruine à la honte. » Il me fallut de nombreux et persévérants efforts pour le tirer de son erreur, pour lui prouver qu'un débiteur pouvait, sans commettre une bassesse, chercher à désarmer la main de son créancier. Ma présence ici, monsieur le comte, vous démontre que maintenant mon père a changé d'idée. Nous ne vous demandons pas la remise de notre dette, mais seulement du temps... et un jour tout vous sera rendu. Que du moins mon noble père ne se voie pas chassé de la maison où il est né, où il a vécu, où il espérait mourir. Soyez miséricordieux à notre égard et nos bénédictions vous suivront partout. »

Le comte était ému ; il contemplait ce frais visage sur lequel

LES PAROLES D'OR

« L'heure restée-t-elle pour son mari, pour la culture de son âme, à une femme qui, par ses paroles, et par ses actes, est une véritable bienfaitrice. »

LES AUVERGNATS D'ESPAGNE

(paroles de voyage.)

passaient, comme sur un miroir transparent, les impressions de la pensée.

— Rassurez-vous, mademoiselle, dit Thadéus. J'ignore l'état exact de mes affaires avec le comte de Fergussen; à ce sujet il faudra que je consulte mon intendant... Ne frémissez point à ce nom. Désormais il n'y aura aucune difficulté entre M. de Fergussen et moi.

Mikélina prit congé de Thadéus en lui renouvelant l'expression de sa vive reconnaissance.

Le comte la regarda remonter dans la rapide kibitka; puis, tout absorbé par ses pensées, il défendit qu'on le dérangeât.

Une demi-heure à peine s'était écoulée, lorsqu'un nouveau bruit de roues, un nouveau piétinement de chevaux ébranla le pavé de la grande cour du château. Arraché brusquement à sa rêverie, le comte s'écria d'un ton d'impatience :

— Qui vient là? Cette fois, je n'y suis pas!

Et il allait accompagner ces paroles d'un coup de sonnette; mais une voix jeune et sonore fit retentir, dans la pièce attenant au salon, ces paroles significatives :

— Où est-il? ce bon oncle! ce cher oncle!

Alfred DES ESSARTS.

(La suite au prochain numéro.)

LES PAROLES D'OR

Combien d'heures reste-t-il pour son mari, pour ses enfants et pour la culture de son âme, à une femme qui, par semaine, fait quarante visites, et passe cinq ou six soirées hors de chez elle?

Charles LEVÊQUE.

Tout ce qui vaut la peine d'être fait mérite d'être bien fait, et rien ne peut être bien fait sans attention.

Lord CHESTERFIELD.

LES AUVERGNATS D'ESPAGNE

(SOUVENIRS DE VOYAGE.)

La Galice est une province d'Espagne située au nord-ouest du royaume, à peu près comme le département du Finistère en France.

La topographie de cette contrée offre un aspect étrange, peut-être unique au monde; malheureusement, les ressources n'y sont pas suffisantes.

Le pays ne pouvant nourrir son monde, on compte beaucoup d'émigrants. Leur absence, il est vrai, n'est que temporaire; on peut donc, sans passer pour fantaisiste, assimiler ces braves montagnards à ceux que nous possédons en Auvergne.

Ne trouvant autour d'eux rien qui encourage le génie industriel ou commercial, les Galiciens se font remarquer par des aptitudes plutôt positives que brillantes.

Pedrillo Corilla, dont nous esquisserons à grands traits l'histoire intéressante quoique modeste, était un type on ne peut plus digne de venir à l'appui de notre assertion.

De la plus humble origine, il s'était trouvé exposé dès l'enfance aux privations, aux fatigues, si bien que le souci du lendemain, source étrange d'où naissent les actes les plus affreux comme les inventions sublimes, était devenu tout pour notre héros.

N'allez pas imaginer que ce fût un malfaiteur; c'était, au contraire, un caractère vaillant et fort, à qui les duretés du sort devaient suggérer les meilleures pensées.

Pedrillo avait une grand'mère; il avait aussi une petite sœur. On vivait de peu, mais on vivait mal. Combien de fois il sentit sa pauvre âme bien en peine, lorsqu'un soupir de la vieille, une larme de la fillette le faisaient réfléchir aux tristesses des derniers jours que l'une avait à passer sur la terre, et surtout à celles d'une longue existence exposée, pour l'autre, à toutes les vicissitudes, à toutes les misères!

— Pauvre grand'mère! pauvre petite sœur!

Ces mots, qu'il murmurait souvent, ou plutôt les angoisses qu'ils résumaient, le portèrent à gémir et à pleurer à son tour. Alors une décision fut bientôt prise, et, après de pénibles adieux, Pedrillo quittait son village, le cœur gros, les yeux rouges, mais décidé à ne point revenir sans le résultat nécessaire à trois personnes.

Un proverbe dit, à propos de la facilité de ces auvergnats ultrapyrénéens à se contenter de presque rien :

« Avec une pistole, un Galicien se considère comme plus riche qu'un Castillan qui posséderait dix fois la même somme. »

Les grandes cités espagnoles et portugaises les voient arriver de préférence. L'important pour eux est de gagner et surtout de gagner tout de suite. Négligent donc les professions ou les métiers pour lesquels on réclame un apprentissage, ils se font portefaix, porteurs d'eau, commissionnaires, domestiques; en un mot, ils ne reculent devant aucun emploi immédiatement lucratif de leur temps, de leurs capacités, de leurs forces; de là même un certain mépris dont les témoignages ne leur sont guère épargnés.

Ainsi, un Espagnol, ayant à se plaindre d'un vilain procédé, ne manquera point de s'écrier :

« He sido tratado como si fuera un Gallego! »

Ce qui veut dire :

« On s'est conduit avec moi comme avec un Galicien! »

Pedrillo Corilla était à Salamanque, dans la province de Léon; il exerçait *ad libitum* tous les métiers, et certes, qu'il s'agit d'une charge excessive ou d'une mission délicate, le courageux garçon ne manquait jamais de contenter les pratiques.

Fort de sa propre estime, il se consolait d'une rebuffade ou d'une injustice; un doute, une défaillance morale venaient-ils le surprendre, il songeait au but de ses efforts, aux deux personnes qui devaient en profiter, et le calme renaissait d'autant mieux que le magot laborieusement amassé grossissait davantage.

Le moment du retour au pays sonne enfin pour ces honnêtes travailleurs. Il est le signal d'une satisfaction sans égale. Ne croyez pas que tout le monde alors soit absolument vieux. Cela dépend de l'époque où commença l'exil et des chances dont on a plus ou moins bien su tirer parti.

L'émotion est enivrante. Elle accélère la marche, surtout vers la fin de la route.

Il n'est pas rare de rencontrer un de ces *revenants*, puis de le voir quitter les chemins battus et s'engager dans la droite ligne qui aboutit au village ou à la demeure isolée.

Chaque pas lui réserve un attendrissement, aux endroits qu'il parcourut autrefois. Un arbre, un rocher, une source limpide suffisent à l'éveil de souvenirs toujours chers à tous les hommes, quand ils se rattachent aux heureux âges qui se nomment l'enfance et la première jeunesse. Il distingue le toit paternel, du haut duquel s'élève en spirale un léger nuage de fumée.

— On m'attend! se dit-il. On se prépare à fêter mon arrivée!

Il s'élançait : il voudrait avoir des ailes! Rien ne l'arrête; son cœur bondit dans sa poitrine, à mesure qu'il approche; il entend d'avance des voix bien connues annoncer :

— Le voilà! le voilà!

Hélas! plus d'une déception cruelle se produit et les petites croix du cimetière sont alors témoins de regrets et de larmes sincères...

Mais beaucoup ont à remercier la Providence, et le malheur des uns fait mieux encore apprécier le bonheur des autres.

